

FACTORY

FESTIVAL DEDIE AUX COMPAGNIES ET ARTISTES EMERGENTS

PRESSE 2019

EDITION DANS LE CADRE DU FESTIVAL DE LIEGE

Le Festival de Liège et ses formidables découvertes

Scènes Du 1^{er} au 23 février, Plein feu sur l'émergence européenne et belge.

Rencontre Guy Duplat

Tous les deux ans se tient le Festival international de Liège dirigé par Jean-Louis Colinet et qui a permis ces dernières éditions de révéler bien des talents. L'édition 2019 aura lieu du 1^{er} au 23 février (les réservations sont ouvertes) dans plusieurs salles de Liège autour du Manège.

Le fil conducteur reste toujours un théâtre "qui dit le monde, interroge le présent, partage les points de vue aigus d'artistes sur notre temps". Et non un théâtre de répertoire. "Les classiques de demain sont parmi ces créations d'aujourd'hui." L'art y est vu "comme le lieu pour parler du monde. En ces temps troubles que nous traversons où l'impensable d'hier fait désormais partie du possible, il nous semble impérieux de transgresser nos propres frontières, de croiser des regards étrangers, de s'ouvrir au monde et de nous engager dans des chemins incertains."

La première mission du festival est d'accueillir à Liège des compagnies internationales. Cette année, on ne retrouve pas les noms d'invités précédents sauf celui de la grande Emma Dante et celui du Lituanien Korsunovas qui viendra jouer Brecht au National à Bruxelles.

Jean-Louis Colinet a préféré des compagnies émergentes dans le monde, qu'il juge urgentes à découvrir. Comme les deux spectacles du Géorgien Data Tavadze, 28 ans à peine, "très brillant, fort, avec de jeunes acteurs". Data Tavadze interroge la jeune histoire de son pays depuis son indépendance. "Un propos qu'il rend très général, se demandant par exemple: est-ce qu'une vie peut raconter un pays?"

Bébés volés

Colinet cite encore la compagnie espagnole La Tristura, "une des plus passionnantes du pays", qui vient raconter le drame des 300000 bébés volés en Espagne entre 1939 et 1975.

Il note aussi les Serbes qui viennent jouer *Jami Distrikt*, fable sur un village imaginaire entre Serbie, Bosnie et Croatie. Ou encore, en danse, *Dans l'engrenage* de la C^{ie} Dyptik et la performance du dan-



Benoît Piret et Eléna Doratiotto : "Des caravelles et des batailles"

seur hip-hop camerounais Zora Snake.

Le qualificatif international accolé au Festival de Liège signifie aussi un coup de pouce vers l'international à des brillants jeunes créateurs belges émergents. C'est grâce au Festival de Liège que des spectacles comme *J'abandonne une partie de moi que j'adapte* de Justine Lequette, *Tabula rasa* de Violette Pallaro ou un artiste comme Emmanuel De Candido se sont fait mieux connaître.

Jean-Louis Colinet ne tarit pas d'éloges sur la première création de la toute jeune Marie Devroux (24 ans) qui dirige dix jeunes comédiens tout juste sortis, comme elle, du Conservatoire de Liège. Elle a monté avec eux *Les Estivants* de Gorki: ils semblent rester des "vacanciers de l'Histoire, dépassés par leur impuissance", mais le sont-ils vraiment? Un passage à l'acte ne serait-il pas possible?

Autre coup de cœur du directeur: *Des caravelles et des batailles* mis en scène par Eléna Doratiotto et Benoît Piret (par ailleurs membre du Raoul Collectif). Un retrait du monde comme dans *La Montagne magique* de Thomas Mann, qui se-

"En ces temps troubles où l'impensable d'hier fait désormais partie du possible, il nous semble impérieux de transgresser nos propres frontières."



Jean-Louis Colinet
Directeur du Festival de Liège

rait moins une fuite que le désir d'un dialogue neuf avec le réel.

Autre jeune collectif belge émergent: Greta Koetz et *On est sauvage comme on peut*, un conte qui démarre autour d'un repas et dégénère en banquet cannibale.

Factory et les programmeurs

Le second volet du Festival prend une importance croissante: Factory devient un festival au sein du festival, ramassé sur trois jours (21, 22 et 23 février), destiné à tous les publics mais plus spécialement aux programmeurs belges (théâtres, centres culturels) et étrangers (dont une quarantaine sont venus à Liège lors du dernier festival). En un temps court, on leur offre la possibilité de découvrir six spectacles marquants des derniers mois, de jeunes compagnies belges, et en plus, 9 étapes de travail de nouveaux spectacles et 4 présentations de projets.

→ Festival de Liège, du 1^{er} au 23 février. Prix des places: de 8 (en abonnement à partir de 3 spectacles) à 16 €. Infos & rés.: 04.343.42.47, www.festivaldeliege.be



<https://vimeo.com/315070534>



<https://vimeo.com/313617530>



« Women of Troy » par Data Tavadze/Royal District Theatre. © PAWEŁ SOSNOWSKI

► Du 1^{er} au 23 février, le Festival de Liège présente une sélection de spectacles de théâtre, de danse et de formes hybrides venues du monde entier. ► Et un programme spécial consacré aux jeunes compagnies de la Communauté française.

En février, le monde est au Festival de Liège

SCÈNES Trois semaines de rencontre entre le public et de multiples découvertes

Ils viennent de Lituanie, de Serbie, du Portugal, d'Espagne, du Cameroun, d'Australie... Durant trois semaines, en février, ils débarqueront chez nous avec leurs spectacles dans le cadre du Festival de Liège. Un festival créé en 1958 par Robert Maréchal et repris en 1999 par Jean-Louis Colinet qui en a fait une biennale. Avec une constante : la réponse massive d'un très large public et l'intérêt de plus en plus grand des professionnels belges et étrangers.

Ancien directeur du Théâtre de la Place à Liège puis du Théâtre national, Jean-Louis Colinet a côtoyé tous les créateurs de notre communauté et invité bon nombre de grands noms étrangers dans ses différentes fonctions. Aujourd'hui, consacrant tout son temps au Festival de Liège, il regarde son travail d'un œil neuf. « Je prépare la programmation en allant dans des festivals que je sens proche de notre sensibilité. C'est ma principale façon de prospecter. Bien sûr, il y a aussi les compagnies dont on entend parler et qu'on ne connaît pas. On se renseigne d'abord pour savoir s'il faut y aller ou pas. Parce que programmer, ce n'est pas juste faire son marché. C'est aussi rencontrer des artistes. Ça permet de créer du lien, de parler différemment des spectacles. »

Ces liens, il en a créé beaucoup avec des artistes de stature internationale comme Joël Pommerat, Lars Noren, Falk Richter, Ascanio Celestini, Emma

Dante. Cette fois pourtant, on ne retrouve qu'Emma Dante à l'affiche. « J'ai cette fidélité envers certains artistes mais en même temps, réinventer régulièrement les mêmes, c'est restreindre le champ des découvertes. Cette année, j'ai essayé de renouveler, d'amener de nouvelles têtes. »

La découverte plutôt que le prestige

Mais justement, sur quels critères se base-t-on pour établir la programmation d'un tel festival ? Jean-Louis Colinet refuse la langue de bois : « Le premier critère, c'est le prix. Certaines productions, bien que magnifiques, sont inévitablement trop chères. Je dois avouer que j'ai pourtant pratiqué durant pas mal de temps cette politique d'invitation à de grands noms. Mais pour un spectacle de Frank Castorf, on peut inviter trois ou quatre spectacles plus modestes venus du Chili ou de Suède. C'est plus excitant que de composer un programme avec les stars du théâtre occidental. » Le genre de programme qu'on retrouve effectivement un peu partout : « Je ne dis pas que c'est bien ou mal. Je constate juste que dans beaucoup de festivals, l'ambition première est de montrer à ses pairs qu'on est un festival qui compte. Beaucoup plus qu'être en lien avec une population, une communauté. Dès lors, on retrouve partout les mêmes artistes "incontournables" qu'il faut avoir programmés pour faire partie du gotha théâtral. Ce n'est pas mon truc. »

Au-delà du prix, il y a surtout la ligne éditoriale du festival : « Nous voulons présenter des spectacles qui interrogent notre temps. Donc pas seulement des formes innovantes, mais une confrontation entre le public et des créateurs ayant un point de vue aujourd'hui. Il ne faut pas oublier que la notion de répertoire est assez récente. Au temps de Shakespeare, de Molière, on ne jouait que des auteurs contemporains. Donc, ils parlaient forcément des choses de leur époque. On peut certes parler d'aujourd'hui à travers les classiques, mais pourquoi ne pas partir à la découverte des auteurs actuels ? »

Parler d'aujourd'hui

Le contenu serait donc le point fort du festival. Plus que la forme ? « Non, pas du tout. On essaie que quelque chose se passe. Pour moi, le théâtre politique, ce n'est pas convaincre le public. C'est le regard subjectif d'un artiste sur le monde qui nous entoure. Cela passe par le contenu mais aussi par la manière de l'ameiner sur scène. On a ainsi plusieurs spectacles hybrides cette année où la musique et le théâtre se mêlent sans qu'il s'agisse de théâtre musical ou de concert mis en scène. » Ces dernières années, Jean-Louis Colinet a également commencé à regarder la création avec des yeux neufs. « Je ne me sens plus trop lié aux pièces écrites, fussent-elles contemporaines. Je vais plus vers une écriture de plateau qui se crée avec les acteurs au fil du travail. »

Mais même si le prix, le contenu et la forme sont au rendez-vous, il reste un critère essentiel au Festival de Liège : le public. « Ça semble évident, mais un festival n'est pas seulement un lieu de recherche pour les artistes et les gens du milieu. C'est aussi un lieu où il y a des sièges et où des spectateurs paient pour voir des spectacles. Donc il peut y avoir des spectacles plus pointus et d'autres plus populaires mais globalement, le fait que ce soit une rencontre avec des gens est essentiel. »

Cet aspect des choses a toujours été central au Festival de Liège et n'empêche nullement les découvertes. Au contraire.

EN PRATIQUE

A dimension humaine

Le Festival de Liège démontre qu'on peut faire de grandes choses en innovant constamment avec des moyens réduits.

Les gens « L'équipe permanente du festival est des plus réduites. Cinq personnes dont deux à mi-temps. Et deux techniciens. C'est un vrai collectif. On travaille ensemble depuis des années. J'assume les décisions artistiques mais même ça, on en discute. Mes collègues peuvent mettre en évidence des choses qui ne me sont pas apparues. Et j'aime bien avoir le retour de ceux qui sont moins dans l'artistique pur. Parce qu'ils ont déjà plus le regard du spectateur. »

Les moyens « Nous avons reçu une petite augmentation mais celle-ci ne couvre même pas l'indexation puisque durant dix ans, nous avons eu chaque année la même subvention. On travaille avec des moyens étroits mais avec l'ambition d'œuvrer dans l'excellence. »

Les prix « 16 euros pour un spectacle mais 10 euros à partir de 3 spectacles. Pour Factory, un prix unique : 12 euros pour le pass de trois jours. »

J-M.W

PROGRAMME FACTORY

Un nouvel élan pour les jeunes compagnies

Au sein du festival, le programme Factory met en évidence, durant trois jours, les nouvelles créations, abouties ou en cours de conception, de jeunes compagnies.

« Factory, c'est tout à fait autre chose. On montre plein de compagnies en quelques jours. Et c'est de plus en plus suivi par les programmeurs internationaux. Ce qui est un de nos objectifs. Promouvoir le travail de ces jeunes équipes en direction du public, de la presse, des programmeurs, de l'international... Les enjeux sont différents. Et cela a modifié notre pratique. Pour Factory, on est avec les artistes dans leurs étapes de recherche. Les liens sont beaucoup plus forts... »

Factory se répartit en trois niveaux. « D'abord ce qu'on appelle le "showcase" avec six spectacles finis, créés récemment ailleurs ou au Festival. Ce sont des spectacles dont le public sait très peu de choses mais on refuse toujours du monde. Ensuite, il y a neuf étapes de travail. Là, c'est la découverte absolue. On dit au public : Nous, festival, on pense que ça peut-être intéressant. Venez voir ! On ne sait jamais. Et là aussi, on constate que les gens adorent voir les choses en train de se construire. Enfin, la troisième partie est consacrée à des projets. Là, il s'agit de choses à tester, à raconter, à expliquer. Où il est important d'assumer pleinement le côté non-fini. »

J-M.W

découverte Réveiller le sauvage qui est en nous

CRITIQUE

Ambiance cool et détendue à la Salle B9 où un quintet de jeunes gens accueille le public dans une odeur de plats mijotés pour *On est sauvage comme on peut*. Tandis que les spectateurs s'installent dans les gradins, les membres du Collectif Greta Koetz bavardent, rigolent, chantonnent, apostrophent les arrivants comme ils le feraient avec des amis débarquant dans une soirée de fin de semaine. Pour un peu, ils nous inviteraient à rejoindre la table autour de laquelle ils vont s'installer pour un repas à la bonne franquette. Notre voisine de gradin se plaint, en riant, de n'être pas conviée à partager leurs agapes. Quelques minutes plus tard, elle aura changé d'avis, trop heureuse de pouvoir assister à cet échange à couteaux tirés sans être au milieu de la ligne de tir.

Quelque chose ne colle pas

C'est que, très vite, on sent que quelque chose ne colle pas. Installés autour de la grande table, les convives tentent de faire bonne figure mais le cœur n'y est pas. Normal quand on sait que cette petite réunion est la conséquence de l'absence au boulot de Thomas. Déprimé, ce



Et si, d'un coup, les convives d'un repas entre amis laissaient parler leurs pulsions ? © DOMINIQUE HOUCMANT/GOLDO

dernier entreprend de lire un poème, parle de son envie de mort et plombe sérieusement l'ambiance. Antoine lui transmet les amitiés des collègues du bureau et lui apporte même de petits cadeaux offerts par ceux-ci. Thomas fait mine de se réjouir mais il a la tête ailleurs. Sa compagne tente de faire bonne figure tandis que celle d'Antoine sourit bêtement sans dire un mot. Quant au cinquième, musicien, il restera muet du début à la fin.

C'est là un des éléments originaux de ce spectacle où, par-delà un réalisme soufflant de justesse, on n'oublie jamais

d'affirmer qu'on est bien au théâtre. Le musicien, Sami Dubot, intervient de temps à autre à l'accordéon, au clavier de temps à autre à la guitare, mais on est aussi cloué dans son siège par l'une ou l'autre scènes totalement inattendues. Les personnages portent le nom des comédiens (Léa Romagny, Thomas Dubot, Antoine Cogniaux et Marie Bourin, tous impeccables), adoptent certaines de leurs caractéristiques et s'adressent au public directement.

Construit à partir d'impros par ces jeunes comédiens issus du Conservatoire de Liège, le spectacle plusieurs fois retravaillé, a gardé naturel et spontané-

té grâce à un jeu nourri d'improvisations s'appuyant sur une structure solide. Ainsi, la première partie, avec ses silences embarrassés, son convive grande gueule qui s'exprime sur tout, ses petites phrases toutes faites, est d'une justesse absolue et génère le rire à de multiples reprises. Qui n'a pas connu la gêne de ce genre de soirée où l'on se rend compte que personne n'a rien à se dire ? Puis tout bascule d'un coup. Soudain, tout se passe comme si les pensées intimes de chacun, soigneusement enfouies derrière le vernis de politesse et de bonne conduite, se matérialisaient au grand-jour. Morbides, érotiques, survoltées, gore... les scènes s'enchaînent dans un tourbillon de folie. On rit toujours... mais on est aussi cloué dans son siège par l'une ou l'autre scènes totalement inattendues.

Jusqu'au chant final, sur un champ de bataille ménagère dévasté, alliant étrangeté, musicalité, poésie et ultime pirotechnie. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

On est sauvage comme on peut Le 21 février à la Salle B9/St Luc dans le cadre de Factory, les 24 et 25 février au Manège à Mons dans le cadre des Jeunes Pousses.

Théâtre contre barbarie

Pour ses 60 ans, le Festival de Liège reste rivé sur des créations internationales aux prises avec leur temps. Un temps troublé qui aiguise les points de vue qui sont aussi ceux de la jeune création belge.

THÉÂTRE

XAVIER FLAMENT

C'est généralement un exercice obligé et la dernière chose que l'on lit dans un programme culturel. Mais les mots de l'éditorial que signe Jean-Louis Colinet, en préambule de la biennale internationale du Festival de Liège, ont une vigueur inhabituelle. «L'impensable d'hier fait désormais partie du possible, et parfois même du probable», écrit-il, invitant le public et les artistes à transgresser leurs propres frontières pour aller à la rencontre de l'autre, des autres. «Tout peut basculer, nous confirme-t-il, de passage à L'Echo. Mais je n'incite pas pour autant les artistes à s'engager. Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas des positions radicales mais leur point de vue sur le monde dans lequel on vit.» Les tragiques grecs, rappelle-t-il, parlaient déjà de la cité à travers les mythes, tout comme Shakespeare, Molière ou Marivaux.

On a bien repéré deux pièces du metteur en scène géorgien Data Tavadze qui effleurent les thèmes antiques de la Guerre de Troie ou du mythe de Prométhée, mais ne croyez pas que Jean-Louis Colinet se cache derrière le répertoire. «Les lieux de culture ne doivent pas être des fabriques de chefs-d'œuvre», assène-t-il, tapant sur le clou: «L'art ne doit pas se limiter à être le champ des chefs-d'œuvre.» Même s'il concède une pièce de Brecht et une autre de Gorki, sa programmation se focalise avant tout sur la création, qu'il glane un peu partout en Europe. «C'est la marque de fabrique du Festival de Liège. Et c'est l'existence de points de vue différents qui permet à une démocratie de vivre et d'exister.»

Dont acte avec des sujets brûlants d'actualité lorsqu'ils empruntent chaque nerf, chaque muscle du performeur camerounais Zora Snake (7, 8/2) lorsqu'il expose son corps à toutes les avanies qu'ont à subir les migrants sur la route. Leurs espoirs aussi. Lorsque la compagnie française Dyptik entreprend elle aussi de danser l'identité, la révolte et la résistance avec «Dans l'engrenage» (12, 13/2). Ou lorsque la jeune metteuse en scène belge Marie Devroux fait coïncider l'angoisse de 10 jeunes comédiens avec celle d'une jeunesse dorée qui voit son monde

s'effondrer à la veille de la Grande Guerre, comme le décrit Gorki en 1904 dans «Les Estivants» (20, 21, 22/2).

Et que dire de la brutalité de «Jami distrikt» (9, 10/2) de Kokan Mladenovic, l'enfant terrible du théâtre serbe, sinon qu'elle exhale le remugle, plus nauséabond que jamais, du nationalisme des Balkans. «En comparaison, ce qui se passe chez nous, c'est le patronage de la paroisse», siffle le programmeur qui a aussi épinglé ce problème d'incarnation des millennials évoqué dans la pièce singulière du collectif belge Greta Koetz, «On est sauvage comme on peut» (2, 3, 21/2). Thomas, malade, y convie ses amis à le... dévorer.

«C'est l'identité du festival qui fait son succès, analyse son directeur, qui revendique 20.000 spectateurs par édition. Les gens ne sont pas forcément des spécialistes du théâtre mais ils se disent: 'Là, il y a un propos qui m'intéresse et qui correspond à ma sensibilité', même si a priori personne ne connaît les pièces.»

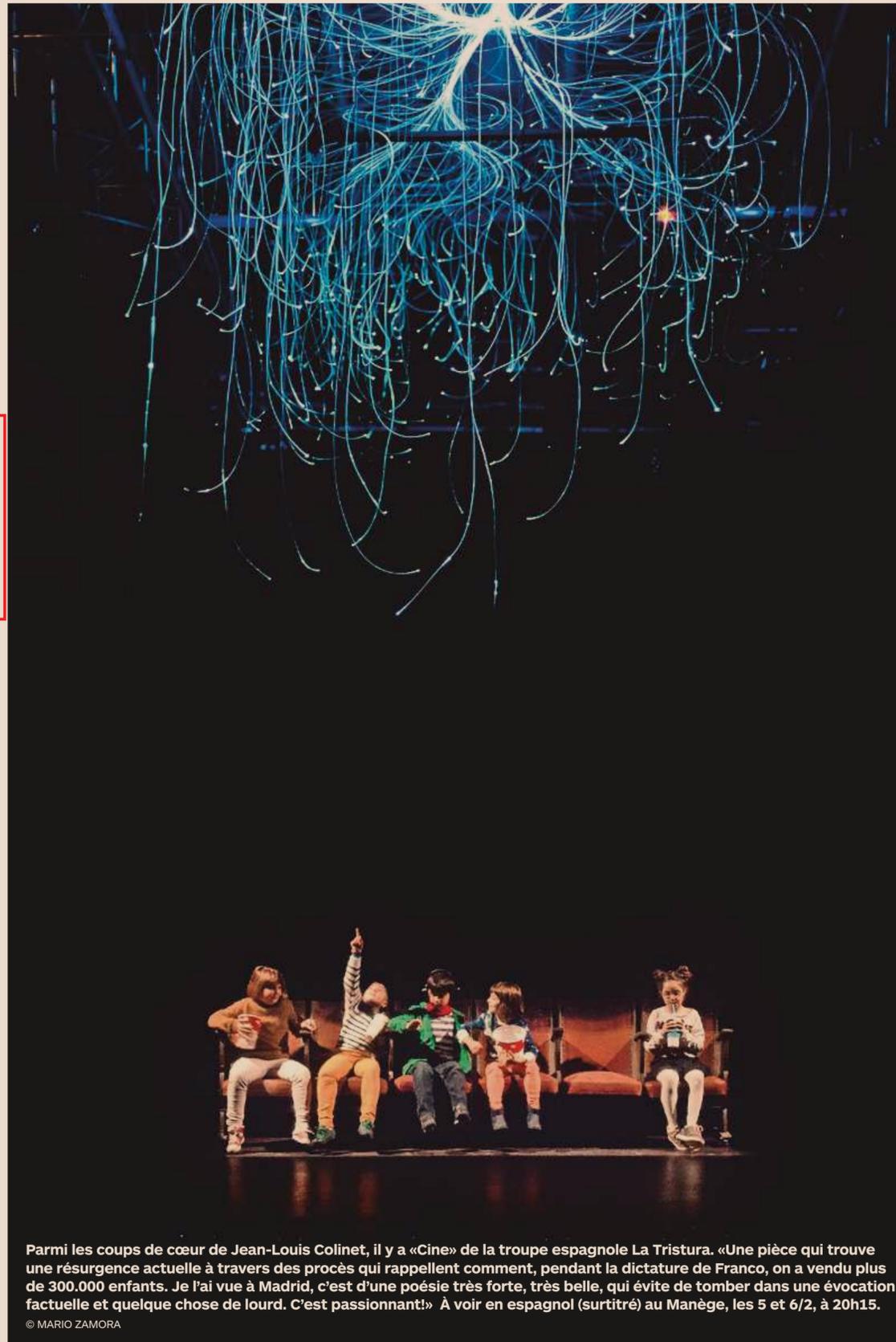
Ainsi tient-il particulièrement à la «Factory», la section dédiée aux compagnies et aux artistes émergents qui en est à sa 5^e édition. «Dans la partie 'biennale internationale', j'invite des artistes qui ont la pleine maîtrise de leur art. À la Factory, ce sont des jeunes qui n'ont pas encore fait leurs preuves. Le public adore car le contrat est clair» (un pass à 12 euros pour 13 moments, NDLR). On y verra six spectacles déjà créés, dont «Propaganda» (22, 23/2),

«Quand la vision subjective d'un individu croise la dimension politique du groupe, le théâtre commence à m'intéresser.»

qui vient d'être présenté aux Tanneurs, à Bruxelles, et où Vincent Hennebicq décoratif «La fabrique du consentement» d'Edward Bernays, l'oncle de Sigmund Freud. D'autres compagnies auront 45 minutes pour présenter une phase de création; d'autres encore, un projet théâtral pour échanger avec le public où des programmeurs à la recherche de nouveaux talents.

«Le théâtre flamand est mieux connu à l'étranger, mais le phénomène de l'émergence est en retard sur ce qui se passe en Communauté française, argumente-t-il en espérant obtenir une aide spécifique de la part de la ministre de la Culture. Le théâtre est le lieu de la finesse. On est face à un autre être humain et non à une image ou un écran d'ordinateur. C'est une émotion qui change chaque soir et qui autorise la prise de risques. Et quand la vision subjective d'un individu croise la dimension politique du groupe, le théâtre commence à m'intéresser.»

Créations de Lituanie, Serbie, Portugal, Espagne, Géorgie, Cameroun, Pays-Bas, Australie, France, Italie et Belgique, du 1^{er} au 23/2: www.festivaldeliege.be



Parmi les coups de cœur de Jean-Louis Colinet, il y a «Cine» de la troupe espagnole La Tristura. «Une pièce qui trouve une réurgence actuelle à travers des procès qui rappellent comment, pendant la dictature de Franco, on a vendu plus de 300.000 enfants. Je l'ai vue à Madrid, c'est d'une poésie très forte, très belle, qui évite de tomber dans une évocation factuelle et quelque chose de lourd. C'est passionnant!» À voir en espagnol (surtitré) au Manège, les 5 et 6/2, à 20h15.

© MARIO ZAMORA

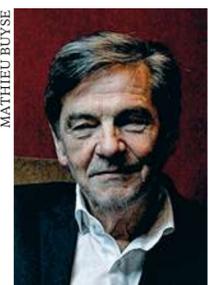
En éclosion

Outre de grands noms venus de l'étranger, le Festival de Liège présentera comme à son habitude sa Factory, un programme dédié aux projets de comédiens et de metteurs en scène à peine sortis de l'école. Car pour un jeune artiste, entrer pour de bon dans la lumière s'apparente souvent à un parcours du combattant.

PAR ESTELLE SPOTO

L'auteur français Laurent Gaudé, le marionnettiste australien Neville Tranter, la comédienne italienne Emma Dante, le metteur en scène lituanien Oskaras Korsunovas... Encore une fois, la programmation du Festival de Liège alignera les grands noms internationaux (1). Mais cet événement phare, qui se tiendra du 1^{er} au 23 février prochain, n'en oublie pas pour autant de ménager une belle place aux jeunes, notamment à travers sa Factory, festival dans le festival, trois jours de spectacles, d'étapes de travail et de présentations de projets réservés à la création émergente.

Cette vocation de tremplin, la biennale de la Cité ardente ne la porte pas forcément dans son ADN depuis son lancement, à la fin des années 1950. Elle la



Jean-Louis Colinet, directeur défricheur : « Si les structures ne s'intéressent pas davantage aux jeunes, dans dix ou quinze ans, il n'y aura plus que des vieux sur le plateau. »

doit bien plus à celui qui la dirige depuis vingt ans : Jean-Louis Colinet. Un flair qui a contribué à accompagner la naissance de talents depuis confirmés. « Je me souviens avoir découvert tout à fait par hasard le travail de Fabrice Murgia, commence le directeur défricheur. Le 19 février 2009, à 25 ans, il a créé *Le Chagrin des ogres* au Festival de Liège. A partir de là s'est enclenchée chez moi une réflexion, une certaine approche. Dans le travail avec la jeune création, il y a d'une part une dimension éthique : si les grosses structures, ou les structures tout court, ne s'intéressent pas davantage aux jeunes, dans dix ou quinze ans, il n'y aura plus que des vieux sur le plateau. Mais il y a aussi une dimension subjective : j'y ai fait des découvertes artistiques vraiment passionnantes, avec des spectacles qui ont rassemblé un énorme public, qui ont eu des carrières nationale et internationale absolument incroyables. » Parmi les jeunes talents encouragés dans leurs premiers pas par Jean-Louis Colinet, on compte notamment le Raoul Collectif, le Nimis Groupe, Violette Pallaro, Vincent Hennebicq... Autant d'artistes ou de collectifs qui ont depuis fait bien du chemin.

Mais sur quoi se baser quand on est programmateur pour choisir parmi la masse de jeunes projets balbutiants ? « Une des questions que j'aime bien poser à un artiste est : "Pourquoi as-tu envie de monter ça ?", avance Jean-Louis Colinet. En caricaturant un peu, je pense qu'il y a deux catégories de créateurs, qui ne sont d'ailleurs pas seulement valables pour les jeunes. La première rassemble les créateurs dont le but essentiel est de montrer qu'ils sont de bons et grands artistes, de présenter leur propre interprétation, leur propre lecture. C'est ce que j'appelle une démarche démonstrative. La deuxième, ce sont les artistes qui sont d'abord mus par la volonté, le besoin, l'urgence de dire quelque chose sur le monde. Généralement, on sait

quand on rencontre ce type d'artiste dans les six premières minutes de la discussion. »

Sphère imperméable

Parti d'histoires d'amour étranges considérées « d'un point de vue non moral », *On est sauvage comme on peut*, du collectif Greta Koetz (2), fait partie des heureux jeunes projets intégrés à la fois à la Factory et au volet international de la biennale liégeoise. Un fameux coup de projecteur pour un spectacle qui a mis quatre ans avant de sortir de la bulle des festivals strictement consacrés à ce qu'on appelle « l'émergence ». « On est passés par le festival Pépites à Charleroi, au festival Passages à Metz, on l'a présenté en étape de travail à la Factory à Liège..., explique

Thomas Dubot, 28 ans, membre du collectif. C'est déjà une chance, mais il est parfois difficile de sortir de ces réseaux-là. Il y a une sorte de ghettoïsation. Et puis, ce sont des conditions de travail particulières : vous n'êtes pas payé, la durée du spectacle est parfois limitée, par exemple pas plus de 40 minutes... En tant que jeunes, on envisage toujours de travailler sur des projets gratuitement, voire d'y mettre de l'argent de notre poche. Jusqu'à ce qu'on arrive à attraper un bout de ficelle et à tirer dessus en espérant que quelque chose s'enclenche. Pour ce spectacle, on s'était donné encore un an pour démarcher auprès des responsables de lieux et on en était arrivés à se dire qu'on le présenterait dans la ferme d'un copain, pour le faire mourir de sa belle mort. Finale-

ment, au moment où on était en train de baisser les bras, les choses ont commencé à se débloquer. » « Je pense que c'est lié au fait que peu de salles prennent des risques sur des projets jeunes. Comme s'il y avait une sphère "émergence", hyper-imperméable aux autres », regrette de son côté Marie Devroux, 25 ans, metteuse en scène des *Estivants*, autre spectacle Factory figurant aussi dans la programmation internationale du Festival de Liège, monté avec une dizaine de comédiens d'après le texte de Maxime Gorki (3).

« Personnellement, je n'ai jamais considéré la programmation de jeunes artistes sous l'angle du risque, reprend le directeur du festival. J'observe que, très souvent, dans les théâtres ou les festivals, la tendance est de parier sur un résultat plutôt que d'avoir envie d'accompagner quelqu'un, pour le meilleur et pour le pire, de créer une aventure. Or, parier sur un résultat, ça marche au mieux une fois sur deux, et une fois sur deux, ça rate. C'est humain de se tromper. »

Jean-Louis Colinet n'est pas le seul à soutenir la jeune création. Le nom d'autres institutions figure d'ailleurs sur le programme. *Les Estivants* de Marie Devroux, par exemple, est coproduit par deux institutions carolorégiennes, le Palais des beaux-arts de Charleroi et le théâtre de l'Ancre, ce dernier ayant pendant plusieurs saisons organisé un festival intitulé Tremplin, Pépites and Co., déclinant des soirées composées qui réunissaient de courts projets d'artistes fraîchement issus des écoles. *On est sauvage comme on peut* bénéficie, quant à lui, d'un parrainage de la compagnie Artara de Fabrice Murgia, qui est passé en quelques années du statut de metteur en scène et auteur émergent à celui d'artiste confirmé et directeur du Théâtre national (en succession à Jean-Louis Colinet, d'ailleurs). Enfin, *On est sauvage...* sera également présenté à Mons dans une sorte de décentralisation de la Factory liégeoise organisée par Mars (pour Mons arts de la scène), explicitement baptisée Jeunes Pousses ! (voir encadré). →



A 25 ans, Marie Devroux se retrouve au Festival de Liège avec sa version des *Estivants*, de Maxime Gorki.

CULTURE SCÈNES

→ Complicité

Et s'il y a des maisons pour laisser une place à ces artistes « sortis de nulle part » ou presque, c'est qu'il y a un public pour répondre à ce genre de pari. Certes à tarif réduit (12 euros pour les trois jours), les places pour la Factory partent chaque année comme des petits pains. « Je pense que beaucoup de spectateurs du Festival de Liège sont particulièrement sensibles au fait qu'il s'agit de jeunes, précise le directeur. Parce que le regard de jeunes artistes sur le monde les intéresse. Que porte une génération, comme valeurs, comme visions ? Il est clair que la dimension générationnelle est très souvent présente chez ces artistes émergents. Et j'ai observé qu'elle crée une accointance avec un public, qui ne va pas nécessairement souvent au théâtre. Une complicité s'établit quand les artistes sur le plateau sont à peine plus âgés que les gens dans la salle. C'était par exemple très vrai avec *Le Chagrin des ogres*. Je me souviens que le jour de la première, deux élèves d'une école secondaire s'étaient introduites dans les loges pour venir trouver les comédiens David Murgia et Emilie Hermans. Le spectacle les avait tellement retournées qu'elles étaient en larmes. »

Reste que, pour le gros des spectateurs, la distinction jeunes talents ou artistes



On est sauvage comme on peut, du jeune collectif Greta Koetz, sera présenté à Liège et à Mons avant de se retrouver au Théâtre national en 2020.

DOMINIQUE HOUCCMANT GOLDDO

confirmés pèse finalement peu dans les choix. « Je pense que le nom du metteur en scène, le fait que ce soit un premier projet ou pas, ou même parfois le nom de l'auteur ne sont pas du tout un critère déterminant, continue Jean-Louis Colinet. En général, la décision du public repose sur la façon dont il a entendu parler du spectacle auprès de gens qui ont sa confiance. Dans la vie, ça fonctionne souvent comme ça. Je suis convaincu que ce qui va déterminer l'audience des trois spectacles belges francophones portés par des très jeunes dans la programmation internationale du festival (4), c'est l'intérêt que les gens vont porter en lisant le résumé du spectacle et ce qu'ils imaginent du genre de forme que ça peut donner. Ce qui signifie que le public non plus

n'est pas là que sur la question du résultat, mais plutôt de la découverte. » Curiosité, quand tu nous tiens. ▽

En pratique

(1) Festival de Liège : du 1^{er} au 23 février, www.festivaldeliege.be.

(2) *On est sauvage comme on peut* : les 2, 3 et 21 février dans les bâtiments de Saint-Luc à Liège, les 24 et 25 février au théâtre le Manège à Mons, www.surmars.be.

(3) *Les Estivants* : du 20 au 22 février au Manège, à Liège.

(4) Outre les deux déjà cités, *Des Caravelles et des batailles*, porté par Elena Doratiotto et Benoit Piret, les 13, 14 et 23 février dans les bâtiments de Saint-Luc à Liège.

Les Riches-Clares

Avec par exemple *Mythologies*, mis en scène par Hélène Lacrosse, et *Nos miracles ordinaires*, de Laura Vossen (tous deux jusqu'au 9 février) ou encore *Bocal*, de Guillaume Druetz (le 6 mai). www.lesrichesclaires.be.

Le théâtre de la Vie

Avec par exemple *La Traversée du désir*, de François Maquet (du 12 au 23 février), ou *Partage de midi*, d'Héloïse Jadoul (du 2 au 13 avril). www.theatredelavie.be.

LES THÉÂTRES PARTICULIÈREMENT OUVERTS AUX JEUNES COMPAGNIES (À BRUXELLES)

L'Atelier 210
Avec par exemple *Mal de crâne*, de Louise Emö (jusqu'au 26 janvier), ou *Parc*, du collectif La Station (du 4 au 15 juin). www.atelier210.be.

La Balsamine

Avec par exemple *Cœur obèse* d'Amandine Laval et la reprise d'*I-Clit* de Mercedes Dassy, tous deux dans le cadre du festival XX Time (du 12 février au 22 mars). www.balsamine.be.

JEUNESSE, OÙ ES-TU ?

• AUTRES FESTIVALS RÉSERVÉS À L'ÉMERGENCE THÉÂTRALE

Jeunes Pousses !
Du 24 au 28 février au théâtre le Manège, à Mons. Mons accueille quatre spectacles repérés lors de la précédente édition de la Factory liégeoise. www.surmars.be.

Festival Emulation

Du 19 au 24 mars au théâtre de Liège. Pour cette huitième édition, sept créations de jeunes compagnies sont en lice pour le prix Emulation et le Coup de cœur attribué par des étudiants de l'enseignement secondaire. www.theatredeliege.be.



12 décembre 18

LIÈGE CULTURE

LE FACTORY, CE laboratoire de talents

▶ Trois jours sont dédiés aux compagnies et artistes émergents.

▶ Depuis cinq ans, le Festival de Liège, c'est aussi le Factory, à savoir trois jours (21, 22 et 23 février) entièrement dédiés à la découverte de talents nouveaux.

Selon le principe du laboratoire, le Factory propose au public de découvrir différents projets à différents stades de développement, certains venant d'être récemment créés, d'autres étant toujours en construction. Un volet du festival qui prend à chaque édition toujours plus d'ampleur.

"L'idée est d'attirer l'attention sur des démarches récentes en vue d'attirer l'œil des programmeurs", précise le directeur du festival Jean-Louis Colinet.

Au programme de ce jeune volet: six spectacles (*Propaganda* de l'ASBL Popi Jones, *Combat de pauvres* de la C^{ie}

Art&Tça, etc.), neuf étapes de travail et quatre présentations de projet.

LE FESTIVAL DE LIÈGE c'est aussi une conférence gesticulée *À nos choix* avec Olivier Vermeulen et Thomas Prédour, organisée le 14 février à 20 h 15 au chapiteau Arsenic2 (cours Saint-Luc). Il s'agit d'un style de spectacle à l'intersection entre le one-(wo) man-show et la conférence académique. Dès 15 ans, prix libre.

Enfin, le festival sera également ponctué de soirées "Afters" avec des concerts, des expositions, des rencontres avec les artistes, etc.

Programme et réservations au 0497/606.402, à festivaldeliege@gmail.com et sur www.festivaldeliege.be.

A.Q.



<https://vimeo.com/323782803>

moustique

Regarder le monde différemment

Le Festival de Liège parie sur les jeunes compagnies. Son directeur, Jean-Louis Colinet, en dévoile les points forts.

- Rencontre: **Éric Russon** -

Une vingtaine de spectacles, trois jours de Factory pour les découvertes belges, neuf productions en étape de travail. Bref, trois semaines pour "interroger le présent et dire le monde". C'est la ligne éditoriale du Festival de Liège depuis que Jean-Louis Colinet a été nommé à sa tête en 1999.

Pas évident dès lors de composer une programmation qui soit aussi riche sur la forme que sur le fond. "Parfois je vois des spectacles que je trouve magnifiques, explique Jean-Louis Colinet, mais qui n'auraient pas leur place dans ce festival. C'est très compliqué en réalité. Je n'ai pas d'a priori à propos des thématiques. Je me laisse embarquer par les artistes comme, par exemple, la Compagnie Motus qui vient avec MDLSX (Middlesex), un spectacle sur la question du genre. Je ne m'étais pas dit qu'il fallait parler de ça a priori. J'observe par contre qu'il y a des choses qui se dégagent quand la programmation est faite. Pas mal de spectacles parlent de la problématique des migrants mais aussi de la question du genre. La volonté de ces artistes n'est pas trop de dénoncer, mais plutôt de nous inviter à regarder le monde différemment."

En vingt ans, le festival s'est fait une place à part et a noué des liens avec d'autres festivals et des compagnies qui prennent l'initiative de faire des propositions. Et puis il y a les artistes belges qui peuvent y trouver une opportunité de diffusion. "Factory, poursuit Jean-Louis Colinet, c'est une sorte de festival dans le festival. L'idée est de permettre à des jeunes compagnies belges francophones d'avoir accès à des réseaux de tournée à l'étranger. C'est très difficile quand on n'est pas connu de "prospector" des programmeurs. Comme il y a beaucoup de programmeurs, belges et étrangers, qui viennent y faire leur "marché", c'est comme un coup de projecteur sur la création belge francophone émergente."

Cette édition 2019 met l'accent sur la jeunesse avec des spectacles comme *Women Of Troy* mis en scène par le Géorgien Data Tavadzze, *On est sauvage comme on peut* du collectif belge Greta Koetz ou *Propaganda* de Vincent Hennebicq. Notons aussi la présence de Fabrice Murgia et Dominique Pauwels avec *Ghost Road III* et de Laurent Gaudé pour la soirée d'ouverture. ✦

★★★★ Du 1^{er} au 23/2, Manège de la Caserne Fonck, Salle B9, ESA Saint-Luc, Liège. www.festivaldeliege.be

Critique théâtre: Jeunes pousses sauvages

Nicolas Naizy - 04/02/19 - © Dominique Houcmant/Goldo

Quand un dîner d'anniversaire se fait banquet cannibale. *On est sauvage comme on peut* du Collectif Greta Koetz raconte le basculement dans une folie toute animale, la question de l'émancipation en filigrane.



Je suis vraiment content que vous soyez tous là." Selon les situations, cette phrase d'apparence anodine peut être le fait d'un sentimental sincère ou d'un faux-cul. En tout cas, dans *On est sauvage comme on peut*, ces quelques mots ont le don d'installer un malaise qui va se prolonger jusqu'à la fin du spectacle. Pourtant l'heure est à la fête, c'est l'anniversaire de Thomas (Thomas Dubot) et pour lui faire la surprise, sa compagne Léa (Léa Romagny, remarquée dans l'excellent *J'abandonne une partie de moi que j'adapte* de Justine Lequette) a invité un couple d'amis. Mais était-ce une bonne idée de convier Antoine (Antoine Cogniaux) qui aime à étaler son bonheur, son fringant voilier et son amour pour *Belle du Seigneur* devant Thomas en training de dépression?

Le mieux est peut-être de changer de conversation et de faire part de son enthousiasme pour le documentaire vu la veille sur les pingouins... "*Les manchots!*", ne cesse de reprendre Léa et cette obsession de la correction a le don d'énerver le jubilaire. Trop c'est trop, il annonce finalement qu'il va mourir et somme ses amis de dévorer sa dépouille. Voilà que le dîner d'anniversaire se transforme en un banquet cannibale. Et les personnages les plus éteints et leurs pulsions - sexuelles et animales- de se réveiller: Marie (Marie Bourin), la femme d'Antoine, sort tout à coup de son quasi effacement, et de nous expliquer la recette d'un gâteau amour bestial.

C'est de cette sauvagerie que nous parle le premier spectacle du jeune collectif Greta Koetz, celle que renferment les timides et les mal-dans-leur-peau, les dépressif et les effacés. Marie ne peut qu'acquiescer à la suffisance d'Antoine, Thomas n'en peut plus du *controlfreakisme* de Léa. "*De l'homme à l'homme vrai, le chemin passe par l'homme fou*", écrivait Michel Foucault. L'ensemble tient en effet ici d'une certaine idée de la folie qui n'est autre qu'une bête en sommeil. Son réveil est explosif. *On est sauvage comme on peut* ne manque pas de nous interpellé sur notre capacité à chavirer et à tout foutre en l'air, cocotte-minute qui ne demande pas mieux que d'être ouverte. Partant d'une situation banale, celle-ci devient totalement surréaliste et vorace, dans une deuxième partie qui ne manque pas de saignant, hormis quelques petits défauts de rythme. La comédie noire se fait film gore. Le tout mâtiné d'un humour bien senti, d'un sous-texte tendu, de personnages excellemment campés et la bonne idée d'intégrer à l'ensemble le "non-personnage" de Sami Dubot, musicien venant souligner au clavecin et à l'accordéon les moments forts. Carte de visite d'un groupe désireux de nous parler d'émancipation, la proposition nous rappelle une fois de plus que l'ESACT-Conservatoire de Liège, d'où est issue la distribution, est une excellente école d'acteurs. De belles promesses.

Festival de Liège. Une belle découverte : " On est sauvage comme on peut ". L'amour, la mort, à pleines dents***

Christian Jade - 5.02.19 ©Dominique Houcmant/Goldo

Le Festival de Liège a planté ses premières balises le week-end passé avec ce mélange international et belge, cette ouverture vers la création contemporaine, émergente ou confirmée, qui caractérise le flair de Jean-Louis Colinet, ancien directeur du Théâtre National.

Le Français Laurent Gaudé et une compagnie de marionnettistes australo-hollandais ont servi de mise en bouche internationale. Et un collectif sorti de l'ESACT, pour un dîner entre amis assez " sauvage " a inauguré la collection " émergences ". Notre critique ci-dessous. Pendant trois semaines, jusqu'au 23 février nous aurons droit à un défilé de figures internationales connues comme l'Italienne Emma Dante (" La Scortecata ") ou le Lithuanien Oskaras Korsunovas dans " Wedding ", d'après Brecht, le seul de la programmation à revenir dans la foulée au Théâtre National, dont le directeur, Fabrice Murgia a proposé une étape de travail de son " Ghost Road III ". J.L. Colinet a aussi l'art de découvrir, souvent en ex-Europe de l'Est, des spectacles " hors circuits " commerciaux traditionnels. On sera curieux de voir la performance annoncée du Serbe Kokan Mladenovic dans " Jami District ", une caricature du " droit du sol " entre Serbes, Croates et Bosniaques à partir d'une 'découverte archéologique', avec trois comédiennes à l'énergie ravageuse. Toujours des femmes aussi dans " Women of Troy ", du jeune Géorgien Data Tavadze. La guerre de Troie est le prétexte à décrire les angoisses actuelles de femmes subissant la guerre. Enfin la section " Factory " propose, en fin de festival 3 jours (du 21 au 23 février) dédiés aux " émergents ", étapes de travail ou spectacles parfois confirmés comme celui de Vincent Hennebicq dont on a pu voir aux Tanneurs l'excellent " Propaganda ", l'histoire d'un manipulateur historique, Edward Bernays, traitée en show télévisé hilarant. Dans cette " Factory " on sera aussi curieux de découvrir " Des caravelles et des ailes " de Benoît Piret ou " Les Estivants " de Gorki vus par le collectif de la jeune metteuse en scène Marie Devroux. 2 spectacles proposés aussi avant le dernier week end. Dans la même section " Factory ", vous pourrez voir un spectacle qui nous a séduit ce week-end, " On est sauvage comme on peut " du Collectif Greta Koetz.

" On est sauvage comme on peut " : l'amour cannibale ***



On démarre dans le quotidien de cinq jeunes bien sympas qui se font une petite bouffe, deux couples et un 'spectateur' musicien qui jouera tour à tour du clavecin et de l'accordéon, histoire de brouiller les pistes et les époques. Thomas est déprimé et agressif vis-à-vis de sa compagne Léa sous les yeux de Marie et Antoine, un bavard impénitent qui mobilise la parole jusqu'au moment où Thomas annonce qu'il veut mourir et demande que son corps soit dévoré par ses amis. Curieuse eucharistie ! Bref on passe du quotidien qui dégénère au mystique philosophique : les " souffrances du jeune Werther " se passent en groupe, un vieux fonds romantique et nihiliste, entre Musset et Rimbaud, refait surface mais avec des références actuelles. Il est question de Richard Durn qui en 2002 avant de se suicider, tire à vue sur tous les élus du conseil municipal de Nanterre parce qu'il est frustré dans sa " vie de

merde " et " ne veut pas mourir seul ". Le côté morbide n'empêche pas l'humour, au contraire, ils ont partie liée. Le réalisme apparent du repas se nourrit d'abord de fables, de petites histoires latérales qui progressent insensiblement dans une horreur contrôlée : un vent de folie se lève sur le plateau et les petits sympas s'agressent, les couples éclatent sous nos yeux. Sang, larmes, vomissements, cannibalisme on n'échappe à aucun excès mais paradoxalement ils sont tous maîtrisés. Les violences sont comme une manière pour les couples de tenter la limite pour échapper au non-être et à la solitude. C'est un travail " collectif " où les garçons Antoine (Cogniaux), le bavard narcissique et Thomas (Dubot) l'agressif suicidaire tiennent le crachoir -belle présence vocale et physique- alors que les filles semblent subir. Mais il faut voir Léa (Romagny), toute petite, porter le cadavre nu de son amour et déployer des trésors d'intériorité et de " naturel " dans les situations les plus difficiles. Et Marie (Bourin) parvient à nous faire " avaler " des réalités répugnantes presque avec élégance ! Chacun(e) vit dans ce léger " décalage " théâtral, entre le réalisme apparent, parfois sordide et la fable existentielle absurde. La logique de la folie, assaisonnés d'humour et de paradoxale joie de vivre, dégage une belle énergie de jeu, que le clavecin et l'accordéon de Sami (Dubot) rythment en douceur. Épatant (qui épate) !

Festival de Liège. "Les Estivants" d'après Gorki. Petits bourgeois en désarroi, hier et aujourd'hui. ***

RTBF/Christian Jade - 24 février 19

© Dominique Houcmant/Goldo



Cela fait trente ans que je n'avais plus vu "Les Estivants" de Gorki, montés en Belgique sur un scène professionnelle francophone. En 1988, Philippe van Kessel, pour sa dernière mise en scène à l'Atelier Ste Anne, avant de diriger le Théâtre National, proposait une version bouleversante de ce groupe de petits bourgeois russes paumés. En France, Eric Lacascade, Gérard Desarthe et... TG Stan y reviennent. Au Festival de Liège, une chance est donnée à un groupe de jeunes acteurs qui font de ces estivants un vigoureux "autoportrait" de groupe posant les questions d'une époque incertaine.

Tchekhov, le médecin humaniste, avait de l'estime pour Gorki, d'origine modeste parvenu à se hisser dans intelligentsia moscovite et qui finira chantre de Staline. En 1902, "Les Bas-Fonds" de Gorki avaient fait le buzz en mettant en scène des pauvres. En 1904, Tchekhov, auteur d'une vingtaine de pièces, meurt à 44 ans après la représentation de sa dernière pièce "La Cerisaie". "Les Estivants" (1904 aussi) sont comme une suite et un hommage à Tchekhov. Ils semblent les héritiers directs de Lopakhine, le moujik parvenu de "La Cerisaie" qui veut racheter le domaine, abattre les arbres pour en faire des datchas... où se déroulent les vacances des "estivants". Eux aussi viennent du peuple mais se sont cultivés et enrichis et pour la plupart sont très fiers de leur statut de petit bourgeois et de leur droit à la paresse et à la futilité d'un discours creux. Il y a là un médecin, un ingénieur, un propriétaire, et leurs femmes respectives qui les trompent ou pas. Les maris sont souvent "gros lourds", caricaturaux et donc drôles. Les femmes sont beaucoup plus intéressantes, l'une risquant l'adultère, une autre folle de poésie, une autre passionnée par le changement social. C'est l'une d'elles Varvara, opposée au poète cynique Chalimov qui rompra le ronron ambiant au 4^e acte et obligera chacun à déposer son masque et à se définir socialement. Les personnages tchekhoviens perdus dans leurs discussions un peu vagues sont soudain pris d'une rage "gorkienne". On est en 1904, à quelques mois de la première Révolution russe de 1905, avec son "dimanche rouge" en janvier, son Cuirassé Potemkine au printemps et son Manifeste d'Octobre après une grève générale. Et à 12 ans de la 2^e Révolution d'Octobre. Gorki, converti au bolchevisme, n'écrira plus que 2 pièces, en 1905 ("Les enfants du Soleil" et "Les Barbares").

Une mise en scène prometteuse de Marie Devroux, qui joue le groupe, le rythme, l'élan.

En 1904, le final des "Estivants" est prémonitoire des lendemains qui chantent...et déchantent. Aujourd'hui, de gauche ou pas, nous sommes tous des petits bourgeois sans grand espoir de changement au contraire de 1905. Alors que dit cette pièce à des jeunes de moins de trente ans, comme Marie Devroux, à peine sortie de l'ESACT de Liège (assistante d'Adeline Rosenstein) et ses potes de Liège et Lyon ?

"J'y vois, dit-elle des contradictions présentes au sein de la classe moyenne dans laquelle j'ai grandi... J'y reconnais nos changements d'avis, la conscience que nous avons des inégalités qui régissent notre société, notre difficulté à agir sur ces injustices et notre volonté de se réapproprier nos existences. Mon but est de ne créer aucun jugement moral face aux différents personnages, mais plutôt de dérouler joyeusement, en intelligence entre ces estivants et le public, les contradictions qui les -nous- traversent."

La mise en scène qu'elle en tire est musicale. Le texte est comme une partition chorale où le groupe est parfois symphonique, jouant sur l'ensemble, au centre. Ou souvent divisé en petites cellules d'hommes, de femmes ou des duos, trios ou quatuors, répartis tout au long du grand espace du Manège. Avec une rhétorique efficace, très "française", un peu "Cour d'Honneur" (enfin on articule et projette bien dans l'espace sans micro, à voie nue), ils circulent, s'observent de loin ou de près, jouent avec le public, ces autres "estivants". Côté Cour, une immense table est occupée "stratégiquement" par un "serveur" quasi muet, Sacha qui fait circuler des zakouskis et du vin tout en préparant un repas final avorté... offert au public. Il donne du rythme à l'ensemble avec une souplesse de ...circassien et orchestre doucement une énorme bouffe ... ratée. Pas un hasard s'il pose aussi au piano le thème initial de la "Grande Bouffe" de Ferreri, un film qui parle de "suicide social".

Au total, un travail de fin d'études retravaillé avec bonheur, bourré de talents divers. Les performances individuelles de chacun (e) sont inégales mais le dynamisme de groupe est bien là avec un goût de vivre ensemble communicatif. On retient donc Marie Devroux (et sa petite bande), assistante d'Adeline Rosenstein, qui revendique TG Stan et le Raoul Collectif comme modèles. Il y a pire référence /ambition.

NB : pas (encore) de circulation promise à ce spectacle. Parier sur 10 jeunes acteurs c'est le propre d'un Festival, comme celui de Liège. Une vitrine étendue à toute la jeune création.